

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

## UNE FOIS DE TEMPS EN TEMPS

Vous lisez *un peu*, c'est bien.

— Que lisez-vous ?

— Des feuilletons ou des historiettes.

— Prenez-y garde. Une lecture peu sérieuse est utile à son heure ; mais il faut savoir mêler l'utile à l'agréable.

Dans nos familles canadiennes, on a trop peur des lectures un peu sérieuses. C'est un malheur. Il en est de l'âme comme du corps. Celui qui ne se nourrit que de friandises n'aura jamais la santé.

Il faut donc *une fois de temps en temps* — quand ce ne serait que pour faire pénitence ! — lire du solide.

Je recommande particulièrement aujourd'hui le travail intitulé : *Bourreaux et Martyrs*. La dernière partie sera publiée dans le prochain numéro. Le titre un peu sérieux couvre ici les choses les plus attachantes et les plus émouvantes. Lisons ce travail jusqu'au bout une première fois, et l'on sera tenté de le relire une seconde fois. Nous en félicitons l'auteur qui est un prêtre ami, Oblat de Marie Immaculée.

Les *Notes de voyage* de Monsieur Proulx, curé de St Lin, sont aussi très instructives et donnent la note *exacte* de ce qu'est le voyage dans les vieux pays.

Plusieurs nous ont déjà parlé élogieusement de *La maison de l'enfant perdue*. Ces éloges sont mérités. M. Latulipe a fait là un travail propre à faire du bien à plusieurs.

F. A. B,

## LA FOI DES PETITS

( Le Sorelois )

L'*Echo de N.-D. de Fourvières* raconte, d'après un témoin oculaire, le fait suivant, bien touchant dans sa simplicité, au sujet des manifestations religieuses du 8 décembre, à Lyon :

Deux bien pauvres enfants d'une famille d'ouvriers avaient déjà depuis quelques semaines amassé leurs petites économies pour contribuer à la fête : " Combien la Sainte Vierge les aimerait, pensaient-ils, si leur illumination était jolie." Hélas, les premiers gros sous étaient à peine dans la cassette, qu'il fallait déjà penser à les reprendre. La mère de ces chers enfants était malade et le médecin avait écrit une consultation bien coûteuse. En soupirant on vida la caisse..... et avec ce qui restait d'argent au père, on parvint à payer les remèdes... il n'y avait plus que deux sous.

— Que pouvons-nous acheter pour nos sous ?

— Tiens, une bougie, et nous la mettrons derrière un transparent rose..... ce sera bien beau !

Le plan adopté, on court acheter du papier rose et la bougie. Malgré les prières des pauvres petits la mère ne va pas mieux !... e samedi le docteur est inquiet : " Bonne Mère, disent les enfants, guérissez notre maman, et nous vous ferons une jolie illumination."

Pleins de confiance, ils employèrent la journée du dimanche à la confection du transparent. Des lettres y furent même découpées. Entre les plaintes de la malade, on entendait le grincement des ciseaux qui marquaient les lettres :

" Priez pour nous." Les petits pleuraient en travaillant. Mais ces larmes .. ce travail ne purent pas échapper au cœur si bon de Marie Immaculée. Le lundi, la mère était guérie. Hier soir, à 7 heures, je vis le transparent rose qu'une lueur éclairait. Vite, j'allai acheter un paquet de bougies et le fis porter à ces chers enfants pour les laisser se réjouir plus librement de la bonté de Marie.

*Echo.*

## BOURREAUX ET MARTYRS.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Mesdames, Messieurs,

Le dix-huitième siècle avait laissé Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et les *philosophes* semer librement le vent de l'impiété et de la licence ; il devait récolter la tempête. Une révolution, telle que le monde chrétien n'en avait jamais vue, se déchaîna sur la France, et, comme toujours, amena à la surface de la société ces éléments pervers qui croupissaient dans ses bas-fonds et qui, au jour de la tourmente, flottèrent comme une écume souillée de boue au-dessus de ses eaux pures et tranquilles. Par contre, apparurent au milieu de ces orgies de sang, des caractères si nobles et si grands que l'historien et l'observateur ne savent vraiment dire si leur surprise n'est pas aussi excitée par l'héroïsme des martyrs que par la cruauté des bourreaux.

Mon dessein ce soir n'est point de nous faire suivre la longue traînée de sang laissée, hélas ! dans notre histoire par les monstres de 93, moins encore de peindre devant vous des caractères qui vous sont familiers ; mais de faire ressortir d'une manière frappante l'action toujours admirable de

Celui qui met un frein à la fureur des flots,  
Et qui sait des méchants arrêter les complots.

J'espère que ma conférence, peut-être un peu longue, ne sera cependant à charge à personne.

### I

Il y a une loi providentielle, très-souvent confirmée par l'histoire, d'après laquelle Dieu se sert des méchants pour punir d'autres hommes plus ou aussi coupables qu'eux et les brise ensuite eux-mêmes comme des instruments désormais inutiles. Combien de fois n'a-t-on pas vu, dans la série des siècles, des aventuriers ou des conquérants féroces passer, com-

me les Alaric, les Attila ou les Tamerlan, sur le dos courbé des nations coupables, renverser les trônes déshonorés, briser les sceptres, et puis, quand la sottise humaine, éblouie de leurs succès se jetait à leurs pieds et les adorait, ils disparaissaient tout-à-coup de la face de la terre : " J'ai vu l'impie s'élever comme les cèdres du Liban ; je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus ; et c'est en vain que j'ai cherché sa place." Hésiode lui-même nous en donne la raison : Le crime est avant tout funeste à son auteur ; et quiconque cherche à perdre les autres, se perd lui-même.

L'histoire tout entière se lève pour nous dire qu'on ne se rit pas de Dieu. Le perfide Aman se couronne de gloire et il opprime les Juifs. Quand nous l'entendons donner ses ordres pour le massacre d'un grand nombre d'innocents, peut-être, dans notre peu de foi, éprouvons-nous un vif sentiment de défiance. Rassurons-nous : le lendemain il est lui-même sur le gibet qu'il avait préparé pour Mardochée. Qui ignore la fin malheureuse des persécuteurs de l'Eglise ? Caligula meurt assassiné, Agrippine est massacrée, Néron se tue lui-même, Galba est étranglé. Qui ignore comment moururent un Arius, un Nestorien, un Pélage, un Luther. Henri VIII, Elizabeth, Voltaire éprouvèrent la colère divine, et qui ne sait comment Napoléon, sur son rocher de Ste-Hélène, eut à expier les tortures morales dont il avait accablé Pie VII à Savone et Fontainebleau ?

La même justice divine se montra en tout son jour pendant la révolution française et de tous les hommes qui se firent les fléaux de Dieu contre la grande prévaricatrice, il n'en est pas un seul qui échappa à la loi inexorable du talion. Mais ce qui frappe plus encore, c'est qu'ils se tuèrent les uns les autres et que ceux-là qui avaient hier commandé le massacre tombaient aujourd'hui victimes des mêmes principes et des mêmes bourreaux. La révolution comme Saturne dévorait ses propres enfants.

Nul n'avait mieux servi la révolution que le duc d'Orléans ; il avait même voté la mort de son royal cousin. A quoi cela lui

servit-il? Devenu suspect aux Girondins d'abord, et ensuite aux Jacobins, il fut condamné à perdre la tête sur l'échafaud après avoir été traîné par les rues de Paris, comme un malfaiteur de la pire espèce.— Si Charlotte Corday n'avait pas poignardé le furieux Marat, est-il à croire que ce monstre aurait échappé au sort de Danton et de Robespierre, avec qui il formait un triumvirat sanguinaire, tel que le monde n'en vit jamais? C'est lui qui osa un jour du haut de la tribune reprocher à ses amis de ne pas avoir, dès le commencement, fait sauter cinq cents têtes; c'est lui qui, dans son journal, poussait les Français à de nouveaux soulèvements et demandaient à la convention de proscrire 270 mille citoyens; c'est lui qui quand l'exécration universelle demandait sa mise en accusation et sa mort, répondait non pas en niant, mais en justifiant ses principes et en faisant parade d'un cynisme éhonté. Sa mort, sous le poignard d'une jeune fille infatuée d'idées pânes fut, il est vrai, honorée comme celle d'un saint. Mais à peine quatre mois s'étaient-ils écoulés que son buste et son cadavre, arrachés du Panthéon, étaient réduits en poussière.

Qui ne sent tout son sang se glacer au seul nom de Maillard? Maillard avait été chargé de tout préparer pour le massacre du 2 septembre 1792; Maillard avait fait massacrer 224 prêtres par ses sicaires dans l'Église des Carmes; comment ce monstre à figure humaine mourut-il? Rongé par les vers et en vomissant le blasphème dans un noir cachot de la prison de Bordeaux.—Et maintenant, Manuel, procureur et maire de Paris, qui, avec Marat et Legendre considérait comme trop doux l'arrêt de bannissement prononcé contre 200 prêtres, fidèles à leurs serments, et les faisait massacrer au cri de: Scélérats, voici enfin le moment de vous punir! comment finit-il! Traîné devant le tribunal révolutionnaire, il fut accusé non d'avoir poussé à ce massacre, mais d'y avoir poussé pour soulever les départements contre Paris. L'accusation était fausse, et cependant il fut condamné, parce que: "qui frappe avec l'épée finira par l'épée." Que servit à Danton, gorgé de sang, abruti par ses orgies et las de se voir abhorré, de s'être fatigué de ses féroces exploits et

d'avoir parlé de mettre trêve aux boucheries ? Ceci même devint contre lui un chef d'accusation et le conduisit au supplice. Arrivé au pied de l'échafaud, il veut embrasser un ami qui lui tendait les bras, il en est empêché par le bourreau, et quand sa tête roule au fond du panier, une salve d'applaudissements s'élève du milieu de la foule présente à son exécution. Avec lui tombèrent Camille Desmoulins, l'un des plus sinistres acteurs dans le drame de la Révolution, Laplanche, Fougiers, Maignet et Vadier, comme avant eux les Girondins étaient tombés victimes de la haine implacable des Jacobins.

Lamartine voulut faire le panégyrique des Girondins et décrire poétiquement leur supplice. Mais furent-ils moins coupables que les Montagnards leurs ennemis et partant moins dignes de leur sort ? Nous n'oserions pas l'affirmer. L'origine de leur faction démontre qu'ils n'en diffèrent pas par le but mais par les moyens. Ils voulaient, eux aussi, la révolution, mais comme dit très-bien Amédée Gabourd, sans admettre la violence en pratique, ils l'admettaient en théorie et ils voulaient dominer le centre de l'assemblée par les doctrines de la gauche : belle preuve que, selon l'expression de Luther qui le devait savoir, *tous les diables se ressemblent*. C'est vrai que, s'ils virent dans la personne du roi, un péril prochain pour la république, ils firent des efforts inouïs pour soustraire Louis XVI au gibet. Mais est-ce que celui qui pose la cause, ne veut pas les moyens ? Au reste, leur libertinage et leurs impiétés bien connues contribuèrent puissamment à ce déluge de vices et d'athéisme qui inonda la France et la rendit cette *forêt sauvage*, pour me servir d'une expression de Dante, dont le seul souvenir est un sujet de terreur.

Il s'ensuivit ce que chacun sait. Les Montagnards déchaînèrent contre eux toutes les fureurs de la populace laquelle, dans sa soif de sang, les envoya tous au supplice. Ce fut alors que Vergniaud, l'un d'eux, s'écria : La révolution, comme Saturne, dévore ses propres enfants. En 31 minutes, le bourreau fit tomber leurs têtes ; mais aucun d'eux, avant de subir sa peine ne donna le moindre signe de s'être réconcilié avec le

Dieu de son baptême ; aucun ne laissa tomber de ses lèvres une parole d'espérance en une autre vie. Thiers, qui décrit leur supplice, nous dit seulement : " Leur dernière nuit fut sublime !!! Vergniaud avait du poison et le jeta pour mourir avec ses amis. Ils prirent ensemble un dernier repas, durant lequel ils se montrèrent tour-à-tour joyeux, sérieux et éloquents. Les paroles de Brissot et de Gensonné furent graves et pesées ; Vergniaud déplora la liberté expirante et la destinée humaine ; Ducos récita quelques vers qu'il avait composés en prison et tous chantèrent en chœur des hymnes à la France et à la liberté. En se rendant au supplice, ils chantèrent la Marseillaise, et, arrivés à la place de la Révolution, ils s'embrassèrent les uns les autres, en criant : Vive la République !

Restaient enfin les bourreaux des bourreaux et eux aussi eurent le sort des scélérats. La justice de Dieu les frappa d'une manière exemplaire. Hébert et Chaumette, l'apôtre de la raison, passent de la prison où ils étaient l'effroi des *suspects* renfermés avec eux au lieu du supplice, et, comme Hébert gémissait et disait que la liberté était perdue, Ronsin lui dit : " La liberté perdue, parce que nous, pauvres misérables, allons périr ! Console-toi, la liberté est immortelle. Nos ennemis tomberont à leur tour ! " Ils tombèrent tous en effet, nul ne fut excepté.

Et tout d'abord Robespierre !

Le chef des Jacobins, le plus efficace promoteur de la peine capitale contre Louis XVI, le fondateur du formidable tribunal révolutionnaire, pouvait, après le supplice des Girondins, se croire le maître de la France ; elle était en effet à ses pieds toute tremblante, tant était grande et universelle la peur qu'il inspirait par ses arrêts de mort ! Cependant qui le croirait ? quand il était sur le point d'exterminer ses compagnons, pour se sauver lui-même, il fut prévenu par eux. Tallien le dénonce comme un traître qui trame la chute de la Convention ; alors de toutes parts retentit le cri : A bas le tyran ! On l'arrête : il est délivré ; la guerre civile menace ; Barras se met à la tête des troupes. Mais Robespierre n'a pas l'audace de soutenir la mu-

nicipalité de Paris qui proclame l'insurrection et veut le défendre. L'heure de la justice divine a sonné pour lui. A la Montagne, il ne voit que des amis tièdes et des ennemis acharnés. En vain essaie-t-il de réchauffer l'ancienne affection de ses complices, en simulant l'indignation contre les accusations dont il est l'objet ; en vain ose-t-il implorer sa protection des "hommes purs et vertueux de la Plaine," ceux-ci détournent la tête et font sourde oreille ; en vain demande-t-il la parole au "Président des assassins" Un député lui-crie : "le sang de Danton t'étouffe." Alors Robespierre se tire un coup de pistolet qui ne l'atteint point, mais par là il ne fait que rendre plus effroyable le supplice auquel il fut traîné avec onze de ses complices, le 27 juillet 1794. De leur nombre était Saint-Just qui, comme Néron, priait Lebas de le tuer ; mais celui-ci lui répondit : "Lâche, imite-moi," et il se tua.

La nouvelle de la mort de Robespierre fut recue dans toute la France avec une véritable explosion de joie : il semblait que, lui mort, tout dût changer pour le mieux. Malheureusement il n'en fut point ainsi ; la peur de retomber sous le règne de la Terreur produisit une seconde terreur, puis une anarchie que le gouvernement ne put réprimer. Les massacres continuèrent cependant avec moins d'acharnement et bientôt la fièvre du sang disparut entièrement.

Mais ce qui frappe le plus, dans cette révolution, c'est de voir comment, la justice divine sut atteindre les femmes qui y prirent une part plus ou moins active. Olympe de Gouges, Madame Rolland que Marat appelait la Circé des Girondins, la femme de Desmoulins et la femme de Hébert, le vile calomniateur de Marie Antoinette, toutes portèrent leurs têtes sur l'échafaud. Sans doute un grand nombre d'innocentes victimes mêlèrent leur sang avec celui de ces forcenées. Nous lisons dans les Mémoires d'un détenu par le Girondin Riouffe que les plus belles et les plus jeunes femmes étaient jetées à chaque instant dans l'horrible abîme de l'abbaye et qu'elles n'en sortaient que pour aller par douzaines inonder l'échafaud de leur sang. Il ajoute que les monstres révolutionnaires avait voué une haine

implacable à la femme. Ce que Chateaubriand confirme par les faits suivants: Quatorze jeunes filles de Verduun, d'une candeur incomparable, furent conduites ensemble à la guillotine, vêtues de leurs habits de fête. Toutes disparurent à la fois, moissonnées dans leur printemps. Jamais, depuis le paganisme, on n'avait vu une désolation pareille à celle qu'excita une telle barbarie. Vingt femmes du Poitou, la plupart de pauvres paysannes, furent assassinées ensemble. Ces victimes infortunées furent, pendant de longs jours, laissées dans la cour de la prison, sans aucun abri et en proie aux fatigues d'un long et pénible voyage. Quelques-unes moururent dans la fatale charrette et l'on ne rougit pas de guillotiner leurs cadavres." Et dire qu'il est encore aujourd'hui des écrivains qui osent nous présenter ces cannibales comme des modèles de fraternité et de liberté!

Mais laissons la parole à Prudhomme: "Carrier, le féroce, Carrier, fit un jour conduire à bord un grand nombre de femmes, la plupart enceintes ou avec de tout petits enfants. Les caresses innocentes, les sourires de ces tendres victimes, jettent dans l'âme de leurs mères en larmes un sentiment qui leur serre le cœur: elles répondent avec amour à ces caresses qu'elles savent être les dernières... Elles s'avancent, elles sont jetées dans les barques et attachées les mains derrière le dos... Puis, sur un signal, les charpentiers, d'un coup de hache lèvent les canonnières et l'eau de la Loire les ensevelit pour toujours.

Ces hécatombes de femmes, furent-elles une expiation?

Pourquoi non? quand on sait quel rôle féroce et infâme les femmes jouèrent dans la révolution de 89; on ne peut trouver étrange que Dieu se soit choisi, parmi elles, des victimes innocentes et pures. Parmi les dévastateurs de la maison de Réveillon, qui fut la première mauvaise entreprise de la révolution, quelle fureur, quelle violence, quelle rage homicide ne montrèrent pas les femmes de Paris? Au lieu de la populace qui courut enragée à l'Hôtel de Ville, dans la nuit du 12 au 13 Juillet 1789, qui se fit le plus remarquer par la violence? les femmes. Ce furent les femmes qui, dans cette nuit fatale, brûlèrent les portes de la ville, dispersèrent les gardes, saccagè-

rent les boutiques d'armuriers, la maison Saint-Lazare ; ce furent les femmes qui, le jour suivant, se ruèrent contre la Bastille avec les plus turbulents démagogues et se jetèrent, comme des hyènes altérées de sang sur les pauvres gardes suisses. C'étaient des femmes qui portaient au haut d'une pique la tête sanglante de l'infortuné Foulon et traînaient son cadavre mutilé dans les rues de Paris. Elles se mêlaient aux hommes dans les cafés du Palais Royal et, conduites par Mailard jusqu'à Versailles, elles y attaquaient la cour, s'y battaient contre les gardes, forçaient le Roi à les admettre en sa présence et faisaient dire à Mirabeau : Maintenant que les femmes s'y sont mises, la révolution est faite !

Je n'en finirais pas si je voulais rappeler toutes les scènes douloureuses dans lesquelles les femmes surpassèrent en audace les hommes les plus pervers de la révolution. Oui, ce furent des femmes qui insultèrent dans Marie Antoinette la majesté de la reine ; elles poussèrent aux plus horribles massacres et s'en firent un passe-temps comme les Romaines se distrayaient autrefois par les jeux sanglants du Cirque. Lionnes dans la bataille, hyènes après la victoire, elles mutilaient les cadavres, les éventraient ! C'était à faire peur de voir Téroigne de Méricourt s'avancer à la tête de femmes cannibales ! D'autre, les *tricoteuses*, s'étaient assigné le rôle d'insulter les victimes.

Pour l'honneur de l'humanité, des femmes et de la nation française, il était nécessaire que, dans une pareille révolution d'hommes et de choses, il se rencontrât des victimes héroïques et de sublimes martyrs. Grâce à Dieu ! ils ne manquèrent pas. Nous allons le prouver dans une seconde partie.

O. M. I., ptre.

---

Avec Dieu c'est : Qui perd, gagne.— Qui se fait pauvre pour Lui, s'enrichit.— Qui se fait petit, devient grand.— Qui pleure va à la joie.— Qui donne, reçoit.— Qui meurt à soi, vit à Dieu.— Qui quitte tout, trouve tout.

## LES VEILLES

---

Home... sweet home...

Tous mes instants de bonheur humain ont été bien courts. Pour moi ce sont des rêves qui parfois me font douter de mon identité. Ma vie a été brusquée, si fortement poussée que parfois il me semble que rien n'est réel.

Parfois je suis hanté par ces souvenirs de vie précipitée et je passerais volontiers le reste de mon temps à recommencer mon existence et à repaître mon imagination de ces souvenirs.

Chaque famille a sa *Chambre des Communes* où se traitent les affaires serio-comiques de la petite nation. Chez nous cette pièce aimée était assez vaste : Aux murs étaient suspendus deux portraits peints à l'huile représentant mes grands parents ; un grand miroir avec cadre d'acajou supporté sur une table du même bois faisait face à un sofa moelleux ; dans l'angle formé par les deux murs s'élevait en pyramide, l'antique horloge de famille avec ses lunaisons irrégulières et sa sonnerie capricieuse. Cette horloge fut toujours dans mon enfance un objet de vénération superstitieuse ! Une grande table recouverte de l'éternel tapis vert achevait la décoration de la pièce.

Après le souper nous montions dans notre Saint-des-Saints. Mon père prenait sa place sur le sofa, ma belle-mère dans sa berçeuse, mon frère et moi à la table centrale où la partie de cartes s'engageait.

Mémère surveillait les opérations de ses deux *fichus-tanants* et tâchait d'arrêter à temps les tricheries des deux généraux.

Peu à peu la scène s'animait et la famille entière prenait part à la lutte.

Pendant la vieille amie de la maison commençait à sommeiller, ses deux genoux diminuaient leurs tremblements saccadés, les cartes glissaient lentement de ses mains, et sa tête *cognait des clous* à la douzaine.

Alors cherchant un prétexte pour quitter la table, la bonne vieille me regardait avec finesse en disant : " Tiens, Emile, tu

t'endors, monte avec moi, allons nous coucher." Après quelques résistances, je cédaï à cet appel intéressé.

Chaudement enveloppé dans mes couvertures, j'écoutais le vent siffler et le Rapide gémir, je rêvais à l'avenir et ne pensais pas aux *finances*.

Depuis ces heureuses veillées j'en ai connu d'autres avec leurs nuits blanches. *Domine, robur !*

EMILE PICHE, PTRE

---

Nous continuerons les NOTES DE VOYAGE de M. Proulx, dans le prochain numéro.

---

### MAXIMES ET PENSÉES

---

Je crains Dieu, et après Dieu, je crains principalement celui qui ne le craint pas.

Saadi.

\*  
\* \*

Si loin que nous ayons porté nos recherches dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inexplorées.

\*  
\* \*

Avec la protection de Dieu, les toiles d'araignées sont plus fortes que les murailles ; et, sans elle, les plus fortes murailles ne sont que des toiles d'araignées.

S. Félix de Nole.

---

## LA SURDITÉ

### GUERIE CHEZ SOI

Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir chez soi-même et sans secours étranger de la surdité et de bruits d'oreilles. Le Rev. D. H. W. Harlock, du Presbytère, écrit : " Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre, et qui m'a rendu le service le plus signalé. " Franco 50 centimes — M. Raymond et Cie, Editeurs, 36, Rue des Martyrs, Paris.

# LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

## CHAPITRE SEPTIÈME

( Suite )

Peu importe, mère, que je sois trop malade ou non, je vous dis que je veux partir et je partirai que vous le vouliez ou non.

Mais, ma chère enfant, reprit encore doucement Sr Marie de Ste Agnès, vous ne vous souvenez donc plus que vous êtes si faible que Clara est obligée de vous porter de votre lit à votre chaise. Comment pouvez vous espérer descendre les escaliers et quitter la maison même avec l'aide que nous pourrions vous donner ?

Comme elle prononçait ces dernières paroles, elle jeta un regard vers l'autel et l'image de la Ste Vierge comme pour implorer le secours de cette bonne mère pour vaincre l'obstination de cette pauvre enfant que le démon s'efforçait si évidemment, même à la onzième heure, d'entraîner à la perte. Mais il était facile de voir que Mélanie s'abandonnait à un véritable accès de rage et la sœur voyant qu'il serait plus qu'inutile de parler d'avantage sur ce ton, se leva et dit doucement mais d'un ton déterminé :

Maintenant, Mélanie, je vous défends de dire ce soir sur ce sujet un autre mot à toute autre qu'à votre mère Sr Marie de St Anselme. Je vais vous l'envoyer, vous pourrez lui parler si vous le voulez mais pas à une autre. Souvenez-vous bien que je vous le défends.

Mais, ma mère, hasarda encore la pauvre fille d'un air chagrin, c'est vous qui avez mes effets en soin; ne pourriez-vous pas me les donner de suite.

Certainement non, Mélanie, certainement non, pas sans la permission expresse de votre maîtresse, reprit la jeune sœur avec fermeté, et sans attendre une autre parole elle quitta l'infirmerie pour aller chercher la première maîtresse. Elle trouva cette dernière dans sa cellule, se tenant au guichet donnant sur le dortoir dans lequel les enfants se préparaient à se mettre au lit.

Hé bien, qu'y a-t-il, demanda-t-elle au moment où Sr Marie de Ste Agnès entrouvrait la porte ? Mélanie est-elle plus mal ?

Non, répondit Ste Agnès avec un regard inquiet qui donnait à son innocente figure d'enfant, une expression touchante ; c'est-à-dire je la crois dans le délire, car elle veut partir cette nuit, quoiqu'elle ne puisse pas, comme vous le savez, marcher seule de son lit à la fenêtre.

Allons ! dit la maîtresse, c'est encore là une des anciennes quintes de la pauvre enfant. Dites-lui de ne pas perdre l'esprit et de s'endormir au plus tôt.

Mais, ma sœur, insista l'infirmière, j'ai déjà fait tout ce que j'ai pu pour l'apaiser, mais elle ne veut rien entendre. De plus elle se

fâche, si bien qu'à la fin je lui ai dit que je venais vous chercher. Ainsi, chère sœur, venez de suite, car elle est littéralement furieuse.

J'irai dès que les enfants seront toutes couchées, reprit la maîtresse. Quant à vous, allez à matines, et ne vous fatiguez plus au sujet de Mélanie. Quand vous aurez été, aussi longtemss que moi avec nos pauvres enfants, vous ne vous effrayerez plus de toutes leurs bizarreries et de leurs extravagances. Voici que tout le monde est au lit, je vais la voir de suite.

Sr Marie de Ste Agnès, le cœur ainsi soulagé, se rendit à matines et la première maîtresse se dirigea vers l'infirmerie pour voir ce qu'il y avait à faire pour apaiser la pauvre invalide.

Dès que Mélanie aperçut, dans la porte, sa maîtresse, elle se releva et recommença ses protestations.

D'abord la mère fit semblant de prendre ses paroles pour des plaisanteries, mais voyant que Mélanie ne prenait pas la chose sur ce ton, elle changea de figure, se leva et dit froidement.

Très bien, Mélanie, demain vous partirez, mais ce soir vous resterez ici, comprenez-moi bien une fois pour toutes car je suis aussi déterminée que vous pouvez l'être vous-même, ce soir vous ne partirez pas car il est trop tard, mais demain, si vous le voulez, vous pourrez partir. Et maintenant je ne veux plus entendre un mot sur ce sujet, et si vous parlez encore, je serai tout-à-fait mécontente.

Après de telles paroles de sa maîtresse, Mélanie comprit qu'il était inutile d'insister d'avantage. Mais elle était conquise et non pas convaincue ; aussi fit-elle de son mieux pour le laisser paraître par ses murmures et ses mouvements de dépit.

Sr Marie de St Anselme ne fit pas semblant de s'en apercevoir, et jetant un affectueux bonsoir à Gabrielle, en même temps qu'un regard de compassion à Henriette qui dormait, elle laissa tranquillement l'infirmerie

## CHAPITRE VIII

Ainsi Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité par sa créature, avait déjà accompli sa part. Il avait ramené au bercail la brebis égarée, il l'avait arrachée, presque malgré elle, à un suicide volontaire et avait donné un refuge à sa misère. Sans doute, elle n'était encore ni heureuse ni même repentante, mais elle n'avait qu'à profiter des grâces à sa disposition pour trouver l'une et l'autre, le repentir pour le passé et le bonheur pour l'avenir. C'était la faveur qu'avait demandée Lucie dans la dernière prière de cette dernière nuit passée dans la maison paternelle. Quoiqu'elle n'en sut rien encore, Dieu l'avait exaucée, avant même qu'elle arrivât pour accomplir sa part du contrat.

Une heure après l'arrivée d'Henriette au couvent, Lucie était

elle-même à la porte du monastère, demandant d'être admise comme postulante dans la maison du Bon Pasteur. Elle était seule. Avec cette fermeté qui la caractérisait elle n'avait pas permis même à son père de l'accompagner. Elle avait voulu consommer son sacrifice sur le seuil du foyer de son enfance, afin de n'avoir à éprouver que de la joie et de la gratitude en arrivant à cette nouvelle demeure que Dieu lui-même lui avait choisie et où il l'appelait à l'honneur d'être son épouse. Et Dieu avait récompensé sa générosité. Il avait déversé dans son âme une telle abondance de joie, que quand la portière vint en souriant lui ouvrir la porte, elle fût sur le point de s'écrier tout haut : Merci, mon Dieu ! Voici vraiment la porte du ciel !

La pièce où on l'introduisit était sombre et l'ameublement très-simple. Mais, aux yeux de Lucie, il n'y avait pas tant de lumière et de richesses dans toute la splendide demeure qu'elle venait de quitter que dans cette chambre étroite avec sa table de bois et les chaises pesante qui portaient réellement l'empreinte de la pauvreté de Celui qui a dit que ses richesses ne sont pas de ce monde. Ses richesses .. elle espérait les trouver bientôt dans la pauvreté et cette pensée rempli son âme d'un tel sentiment de joie, que lorsque la Supérieure entra, incapable de contenir plus longtemps son cœur, elle tomba à genoux en l'appelant sa mère.

Elle allait saisir le bord de cet habit religieux, si ardemment désiré depuis si longtemps, et le porter à ses lèvres, mais elle fut prévenue par la religieuse qui l'enleva dans ses bras et l'embrassa si affectueusement que Lucie comprit qu'elle avait en effet trouvé une mère, qui veillerait sur les véritables intérêts de son âme avec un zèle et un dévouement au moins égaux à ceux qu'auraient pu lui prodiguer dans le monde les parents les plus dévoués.

La Supérieure vit de suite à quelle âme grande et héroïque elle avait affaire. Prenant dans ses mains la figure de Lucie qu'elle tourna plaisamment du côté de la lumière, elle dit de sa voix si douce :

Mais comment ? Pas une larme, aucun nuage de tristesse ! N'avez-vous donc aucun sacrifice à faire ?

Mère, c'est déjà fait depuis longtemps, se contenta de répondre Lucie, puis après un moment d'hésitation elle ajouta : si réellement sacrifice il y a eu, mais je ne puis pas le sentir en ce moment.

Tant mieux, ma chère enfant, se hâta de répondre la Supérieure Dieu aime celui qui donne avec joie, et c'est une grande grâce d'entrer en religion avec de tels sentiments.

Mais il me semble que je suis déjà au ciel, reprit vivement Lucie. Comment pourrait-on ne pas être heureuse ?

Non, ma chère enfant, reprit gravement la religieuse : ce n'est pas le ciel. C'est, j'espère, la voie qui y conduit, et je n'ai pas besoin de vous rappeler que la voie du ciel est étroite.

Pourtant je vous assure que cette voie me paraît en ce moment

très large et très facile, reprit Lucie avec une naïveté qui fit sourire la mère Supérieure ainsi que l'assistante qui avait accompagné. O chère mère, continua-t-elle, ceci me fait presque peur, car je les aime tous bien tendrement, surtout mon père ; ce devrait être pour moi un grand sacrifice de les quitter, et pourtant ce n'en est pas un, au moins je ne puis pas le sentir maintenant. Je suis toute entière au bonheur d'appartenir à Dieu seul.

N'importe, ma chère enfant, que vous le sentiez ou non maintenant, Dieu n'amène pas toutes les âmes qu'il appelle par le même chemin. Les unes arrivent en larmes, d'autres le sourire sur les lèvres ; toutes cependant viennent pour être ses épouses, et Il a été crucifié. Donc un peu plus tôt ou un peu plus tard toutes doivent non seulement porter la croix, mais encore en sentir le poids et l'amertume. Vous ne serez pas une exception à la règle.

Le croyez-vous, chère Mère, reprit Lucie ? Oh ! que je suis heureuse, car je ne veux pas fuir la croix, je vous l'assure : seulement en ce moment il me semble que je ne la sentirai jamais.

Parce que, maintenant, Dieu la porte pour vous ; mais prenez patience, quand vous serez plus forte, il vous la laissera ou du moins il semblera vous la laisser porter seule. Je dis qu'il semblera, se hâta-t-elle d'ajouter, car toujours, qu'il se montre, ou se cache, c'est toujours lui qui nous soutient. Et maintenant je vais vous laisser avec Sœur Assistante qui est en même temps la maîtresse du Noviciat ; et quand vous aurez changé d'habit, ce sera à peu près, je crois, l'heure du salut. Mais peut-être que vous n'avez pas encore diné. Voulez-vous prendre quelque chose maintenant ou si vous aimez mieux attendre ?

Merci, chère Mère, reprit Lucie en souriant, mais je n'ai pas faim. J'aime mieux faire de suite ma nouvelle toilette. J'attendrai facilement après le salut pour souper.

La Supérieure répondit par un sourire et quitta l'appartement.

Maintenant à ma toilette, s'écria Lucie, dès que la porte fut refermée, en tournant vers sa nouvelle maîtresse un regard suppliant, mêlé d'impatience enfantine.

N'aimeriez-vous pas mieux auparavant, répondit celle-ci en appuyant imperceptiblement sur ce dernier mot, n'aimeriez-vous pas mieux auparavant faire une visite à la chapelle, et avec vos habits du monde, ajouta-t-elle en touchant la robe noire, simple mais élégante que portait Lucie, vous offrir toute entière au Bon Pasteur qui vous a appelée, et à sa Ste-Mère la première patronne et la protectrice de notre communauté. Oh oui certainement, répondit Lucie, un peu honteuse de sa précipitation. J'y avais déjà pensé mais je ne savais pas si-c'était possible avant d'avoir changé d'habit.

---

Une âme repentante de s'être donnée tard à Dieu disait :  
( Je veux faire en large ce que je n'ai pas fait en long.)